

La neige.

(Suite.)

J'ai bien souvent taquiné votre père, mon contemporain, en lui disant que nous étions tous deux enfants de la Révolution. Pour moi, je suis né le 21 janvier 1793, à l'heure même où Louis XVI monta sur l'échafaud, et bien que n'ayant jamais été ni superstitieux, ni royaliste, je croirais volontiers que cette date de naissance a fatalement influé sur mon étoile. Encore tout enfant, la gloire militaire de la France d'alors m'éblouit, et les noms de Bonaparte, Desaix, Cleber, Augereau, Masséna, Kellermann, ronflaient à tout moment dans ma pensée et sur mes lèvres. L'image de ces héros de la jeune République se dressait chaque nuit devant moi, comme celle de demi-dieux; je brûlais de les imiter, j'étais sûr de les dépasser. Je ne rêvais que batailles, surprises, charges et embuscades, et je vois encore au fond du jardin paternel, un petit pont jeté sur un ruisseau qui ressemblait à s'y méprendre au pont d'Arcole. Je le traversais vingt fois de suite au pas de course, brandissant un bâton où flottait mon mouchoir et criant à tue-tête : *En avant ! à mes soldats imaginaires.* J'avais un cousin, plus jeune que moi, que je forçais à faire l'Autrichien et que je culbutais parfois dans l'eau.

Dès que j'eus douze ans, mon père, vieux médecin de province, refroidit cette ardeur guerrière, en me signifiant d'avoir à diriger mes études et concentrer mes efforts vers le diplôme de docteur. Les sciences naturelles m'offraient aussi de l'attrait; bientôt, j'y pris goût tout à fait, mes progrès y furent rapides et j'allais embrasser la carrière traditionnelle de ma famille, lorsqu'en septembre 1812, Napoléon fit, du champ de bataille de la Moskowa, un appel à tous les étudiants en médecine, munis de leurs premiers certificats d'examen. Ce manque de chirurgiens en disait plus, sur les victimes de nos guerres, que tous les bulletins de la Grande-Armée. Toutefois, mes instincts militaires se réveillèrent, je saisis avec enthousiasme cette occasion d'endosser l'uniforme. J'arrachai le consentement de mon père, et je m'acheminai vers la Russie.

Vous savez ce que fut cette campagne (1). Le 6 décembre, les débris du corps d'Oudinot, auquel j'étais attaché comme aide-major, se traînaient sur la route de Wilna, lorsque, à dix heures du matin l'arrière-garde fut enveloppée par une nuée de Cosaques, commandés par Platow. Une partie du détachement parvint à se dégager; l'autre où je me trouvais, resta entourée par des forces supérieures. Pour moi, je luttais en désespéré. Bientôt accablés par le nombre, les nôtres se rendirent; je dus me résigner. Mais lorsque je vis un officier ennemi s'approcher de moi, et sans mot dire,

sans attendre que je lui rendisse mon épée, vouloir mettre la main dessus, la rage m'aveugla, et arrachant un pistolet à la ceinture du Cosaque, je fis un bond en arrière et lui brûlai la cervelle. Je crus qu'on allait m'égorger sur place... Mais non! Je pensai même que, dans le trouble général, cet épisode avait passé inaperçu, car on me fit prendre rang dans la colonne déjà formée de quatre cents prisonniers environ, et l'on nous poussa, sous bonne escorte, dans un chemin s'allongeant vers le nord.

Le muet désespoir qui s'empara de nous ne peut s'exprimer. Ceux qui ne devaient pas succomber au froid, aux mauvais traitements, étaient sans doute destinés à peupler les mines de Sibérie. Défense de parler haut; aussi quelques mots rapidement échangés à voix basse n'étaient-ils qu'un faible soulagement aux flots de pensées amères où se noyait le cœur des plus énergiques. J'étais un des moins abattus. Taillé on Hercule je supportais encore vaillamment la fatigue de la route. J'avais sauvé de la bagarre ma trousse et ma petite pharmacie, et je pouvais donner mes soins à mes infortunés camarades. Leur aspect était lamentable. Les uns étaient incapables de suivre la direction donnée, ou même de conserver leur équilibre; mais à peine s'asseyaient-ils sur le bord du fossé que la lance d'un Cosaque les relorait de force et les contraignait à de nouveaux et pénibles efforts. Les autres marchaient en troupeau et semblaient tombés dans une sorte d'idiotisme; leur vue s'affaiblissait d'heure en heure sous l'action de la neige, et leur langue s'épaississait au point de les empêcher de prononcer un seul mot. Quelques-uns moururent en s'affaissant sur le chemin. On laissait des trainards, des malades à chaque étape. Des cas de folie nostalgique se déclarèrent; Je vis des pauvres diables s'arrêter tout à coup, parler avec exaltation de leur pays, de leur village, de cette France au ciel si doux, et s'élançant au hasard, les bras tendus vers leur mère qui leur souriait de loin. On fut obligé de les abandonner dans les rares masures qui bordaient la route, voués à une mort infaillible et certaine.

Il y avait trois jours que nous marchions, et notre effectif s'était déjà réduit d'un tiers, quand, un matin, au moment de quitter le hameau où nous venions de passer la nuit, un officier supérieur russe me fit signe, et me prenant à l'écart :

—Vous êtes médecin? me dit-il en français.

—Oui; aide-major.

—Voulez-vous entrer dans nos embusques?

—Non.

—Pourquoi?

—Je ne puis.

—On vous paiera bien. Combien d'avances?

—Non.

—Deux cents roubles. Réfléchissez; il y va de votre avenir.

—C'est tout réfléchi. Je suis Français.

et ne veux pas servir les ennemis de mon pays.

—Nous n'étions pas vos ennemis; c'est vous qui nous avez attaqués.

—Je ne discute pas, je refuse.

—Prenez-garde!... C'est votre dernier mot?

—Oui.

—C'est bien. Allez.

Je rejoignis mes camarades, et l'on se mit en marche.

Je puis avouer aujourd'hui que ce n'est pas sans soupirer tout bas que j'avais décliné cette offre bien tentante; mais j'avais foi dans mon étoile. La paix ne pouvait tarder à se conclure; je serais échangé des premiers, grâce à ma profession. Soul, peut-être, de mes compagnons de malheur, je n'étais pas malade. La fin de nos épreuves approchait, je me voyais déjà rapatrié, chirurgien-major, et, qui sait?... chevalier de ce nouvel ordre de la Légion d'honneur...

Un officier accourut au galop le long de la colonne, et arrêta brusquement son cheval devant un sous-officier de Cosaques qui marchait à ma hauteur.

—Nous feront halte à V***, lui dit-il brièvement; vous nous y débarrasserez de la capote verte.

Un vertige me saisit: je crus que j'allais tomber...

—Non, c'est une erreur!... il est impossible... Et cependant je ne puis m'y tromper? (Quand bien même je n'aurais pas compris le russe, quand même je n'aurais pas entendu... le ton de l'officier, le doigt dirigé sur moi, le geste expressif soulignant ces paroles: *Vous nous débarrasserez...* N'ai-je pas tué un de leurs? Il faut bien qu'ils se vangent! Moi seul d'ailleurs porte une capote verte... Ah! grands dieux!... Mourir, mourir ici!... avant une heure... dans cinq minutes.

Je continuais à marcher comme une machine, buttant dans la neige à chaque pas

(à continuer.)

Conditions de ce Journal.

L'Abcille paraîtra autant que possible une fois par semaine. Le prix de l'abonnement est 75 centimes pour les élèves des maisons d'éducation et \$1.00 pour les autres abonnés, invariablement payable d'avance. Cependant les étudiants des séminaires et collèges pourront payer en trois versements, l'un à la rentrée des classes, l'autre à Noël, et le troisième à Pâques.

Toute lettre d'abonnement, correspondance, etc., doit être adressée à M. E. Roy, Petit Séminaire de Québec, agent général de l'Abcille.

Agents: à la petite salle, M. T. Mercier; chez les externes, MM. S. Jolicœur et C. Couet; à St-Anne, M. G. Goudreau; à Sorel, M. O. Bédard; à Nicolet, M. P. Cormier; à St-Thérèse, M. J. Lord; à Chicoutimi, M. E. Gagnon; à St-Hyacinthe, M. A. Guertin; à Rimouski, M. J. Rioux; à l'Assomption, M. A. Marsollet; au collège de St-Laurent, M. Z.-N. Blais.

Imprimé par P.-G. DELLEZ, Québec.

(1) L'épisode suivant de la guerre de Russie, point de départ de cette nouvelle, est rigoureusement vrai. Seul, le nom du héros est changé.